

Le *Courrier* et l'*Express* se disputent la palme avec acharnement. Il est arrivé même des courses où ils ont été vainqueurs tous deux en même temps : c'est du moins ce que prétend chaque parti ; y aurait-il une nouvelle agence *Havas* ?

C'est avec plaisir que nous avons appris le résultat de l'*examen* subi par M. Maurice St. Jacques le 10 et 11 courant. Malgré la très-grande sévérité des examinateurs, M. St. Jacques a été admis à l'étude du droit.

Mr. M. St. Jacques est président de l'Académie Girouard ; aussi la nouvelle qu'il reviendrait passer le reste de l'année avec nous, a-t-elle été accueillie avec joie.

### PETITES CAUSERIES

#### SCIENTIFIQUES.

[Aux cinq parties de la philosophie nommées dans le dernier numéro, on ajoutera la Cosmologie qui a été omise.]

Edmond. — Comment ! t'imagines-tu que je vais te nommer toutes les raisons de l'univers ? Je t'ai nommé les raisons suprêmes parce qu'elles sont peu nombreuses ; mais il n'en est pas de même des autres ; les autres en effet sont innombrables, et il me serait à peine possible de t'en donner une idée. Elles comprennent toutes les lois générales ou particulières qui régissent le monde ; elles répondent à tous les pourquoi et à tous les comment que l'on peut s'adresser relativement aux astres et à notre terre, aux gaz, aux liquides et aux solides, à la vie de l'homme, des animaux, et des plantes. Pourquoi les astres gravitent-ils dans l'espace ? Parce qu'ils obéissent à l'impulsion combinée de deux forces ; la force centrifuge et la force centripète. Pourquoi la matière se transforme-t-elle indéfiniment ? Parce que les éléments simples dont elle se compose ont des affinités et des répulsions. Pourquoi les corps se modifient-ils de mille manières ? Parce qu'ils sont soumis à l'action incessante de la lumière, de la chaleur, du magnétisme et de l'électricité. Et ainsi de suite, Ernest.

On demandera pourquoi les saisons ? pourquoi la pluie ? pourquoi les orages ? pourquoi ceci ? et pourquoi cela ? et comment expliquer toutes ces choses ? De telles questions, en vérité, ne sont-elles pas infinies ? Or chacune d'elles exige une réponse, c'est-à-dire une raison. Es-tu satisfait maintenant ?

Ernest. — Et c'est l'ensemble de toutes ces questions que la philosophie actuelle rejette ?

Edmond. — Oui, parce qu'elle se livre aux raisons suprêmes exclusivement.

Ernest. — Mais les anciens, eux, comment faisaient-ils donc ?

Edmond. — Les Anciens ! oh ! ils ont tout embrassé, mais ils ont expliqué bien peu de choses. L'explication de l'univers est en effet une œuvre récente, datant à peine de quelques siècles, et qui se poursuit encore de toutes parts avec de merveilleux résultats. Cela est dû à la distribution ingénieuse des travaux ; quand le champ est moins étendu, on approfondit davantage. Tu connais le proverbe : *qui trop embrasse, mal étreint*.

Ernest. — Quelles sont donc les sciences aujourd'hui qui s'occupent des raisons de la nature, autres que les raisons suprêmes, puisque la philosophie ne s'en occupe plus ?

Edmond. — Ce sont les sciences naturelles proprement dites : l'Astronomie qui traite des astres ; la Chimie, des transformations de la matière ; la Physique des modifications du corps ; la Météorologie, des phénomènes de l'atmosphère ; la Géologie de la formation de notre globe ; la Paléontologie des fossiles ; .....

Ernest. — Mais l'histoire naturelle où est-elle donc ?

Edmond. — L'histoire naturelle, Ernest, est la collection de la Minéralogie, de la Botanique et de la Zoologie. La première traite des minéraux depuis le sable jusqu'au granit ; la seconde des plantes depuis la moisissure jusqu'au palmier ; la troisième des animaux depuis l'infusoire microscopique jusqu'à l'éléphant. Les minéraux, les plantes et les animaux sont les trois règnes traditionnels de la nature. Ainsi, Ernest, tu distingues bien, maintenant, entre la science naturelle, les sciences naturelles de l'histoire naturelle ?

#### VIII.

Ernest. — Oh oui, parfaitement.

De l'histoire naturelle, on passe aux sciences de la nature ; puis des sciences de la nature on passe à la science naturelle qui renferme tout, puisqu'elle renferme la Philosophie : de sorte que le vrai Philosophe tout en se livrant spécialement à l'étude des raisons suprêmes des choses, est censé connaître la nature entière ; et si ce Philosophe est en même temps Théologien,

c'est-à-dire s'il est versé dans la connaissance de l'ordre surnaturel par la Révélation et l'Eglise, il a atteint le plus haut sommet intellectuel auquel il soit possible d'atteindre : il est en Dieu, et de là, il domine tout, comme un aigle qui plane dans les hauteurs et qui voit tout au-dessous de lui. N'est-ce pas ainsi, Edmond, que les sciences s'enchaînent ?

Edmond. — Assurément, Ernest, je vois que tu as compris ; et si l'ardeur qui brille dans tes yeux ne me trompe point, je suis convaincu que tu voudrais bien ressembler à un aigle en fait de science.

Ernest. — Je ne m'en cache, Edmond, je ne m'en cache pas. Il me semble en effet que c'est dans la science qu'il faut aller chercher le vrai bonheur ici-bas, je veux dire le bonheur qui approche le plus de celui du ciel.

Edmond. — Au fond, tu as raison, Ernest. Car l'homme est fait pour Dieu ; or Dieu c'est la vérité : et comme tout être trouve sa perfection et son repos dans la jouissance de son objet propre, il s'ensuit que le savant qui plonge dans les profondeurs de la vérité, plonge dans les profondeurs mêmes de Dieu et y trouve des tressaillements et des transports ineffables. Néanmoins, Ernest, il ne faut pas oublier de faire une remarque essentielle : c'est que la vue immédiate de Dieu produit nécessairement l'amour ; tandis que la possession de la vérité dans cette vie ne le produit pas nécessairement. Or le bonheur ne s'obtient pas seulement par la science, il s'obtient par la science et l'amour. Fût-on l'homme le plus savant du monde, si on n'est pas saint, c'est-à-dire uni à Dieu, vivant de Dieu par la grâce et l'amour, on a une science vaine et stérile qui tourmente le cœur avec d'autant plus de force que l'esprit est plus éclairé. Et maintenant, mon cher, je tire cette conclusion. Si la vérité, dans ses plus hautes sphères, est d'une acquisition extraordinairement difficile et que l'amour, au contraire, par une admirable disposition de l'économie divine, puisse s'acquérir facilement ; si d'ailleurs cette science, à cause de notre constitution, ne nous unit point toujours à Dieu, tandis que c'est là l'effet immédiat de l'amour et de la vertu ; oh ! alors, appliquons-nous donc franchement et de toute la capacité de notre être, à faire le bien avant tout et à croître sans cesse en justice et en charité, sans nous troubler jamais de savoir jusqu'à quel point nous serons savants. Qu'importe après tout